

Jean Marie ANDRE

« Le brouillard recouvrait la terre. Les phares de la voiture se reflétaient dans les lignes à haute tension qui s'étiraient sur la route. » ⁽¹⁾

« Il n'avait pas plu mais, à l'aube, l'humidité s'abattit sur la terre et les feux dessinaient des taches rougeâtres sur l'asphalte mouillé. On sentait la respiration du camp à de nombreux kilomètres : les fils électriques, les routes, les voies de chemin de fer se dirigeaient tous vers lui, toujours plus denses. C'était un espace rempli de lignes droites, un espace de rectangles et de parallélogrammes qui fendaient la terre, le ciel automnal, le brouillard... Des sirènes lointaines poussèrent un hurlement doux et plaintif. »

« La route venait serrer contre la voie, et la colonne de camions chargés de sacs de ciment roula un certain temps à la hauteur du train de marchandises interminable. Les chauffeurs en uniforme ne regardaient pas les wagons, les taches pâles des visages. »

« La clôture du camp sortit du brouillard : les rangs de barbelés tendus sur des poteaux de béton. Les alignements de baraques formaient des rues larges et rectilignes. Leur uniformité exprimait le caractère inhumain du camp. »

« Parmi les millions d'isbas russes, il n'y a et il ne peut y avoir deux isbas parfaitement semblables. Toute vie est inimitable. L'identité de deux êtres humains, de deux buissons d'églantines est impensable... La vie devient impossible quand on efface par sa force les différences et les particularités. »

« L'œil rapide et attentif du vieux machiniste suivait le défilement des poteaux de béton, des grands mâts surmontés de projecteurs pivotants, des miradors au sommet desquels on voyait, derrière les vitres, les sentinelles auprès des mitrailleuses. Le mécanicien fit un signe à son aide et la locomotive lança un coup de sifflet d'avertissement. Ils entrevirent une guérite brillamment éclairée, une file de camions arrêtés par la barrière, l'œil rouge du feu clignotant » ».

« Ils entendirent les sifflets d'un convoi qui venait à leur rencontre. Le mécanicien se tourna vers son aide : C'est Zucker, je le reconnais à sa voix délurée, il a livré la marchandise et file à vide vers Munich.

« Le convoi vide croisa dans un bruit assourdissant celui qui, chargé, allait vers le camp, l'air déchiré criait, les lumières grises entre les wagons se succédaient, et soudain l'espace et la lumière grise de l'automne déchiqueté en lambeaux se réunirent à nouveau en une voie qui filait régulièrement. »

« L'aide-mécanicien sortit une petite glace de poche et examina sa joue salie. Le mécanicien lui demanda d'un mouvement de la main. Son aide dit d'une voix tendue : - Ah ! *Genosse Apfel*, croyez-moi, nous aurions pu rentrer pour le dîner au lieu de rentrer à 4 heures du matin, en y laissant nos dernières forces, s'il n'y avait pas cette maudite désinfection des wagons. Comme s'il n'était pas possible de l'effectuer chez nous, au dépôt. Le vieux en avait plus qu'assez de ces éternelles discussions à propos de la désinfection -Donne un coup de sifflet, dit-il on nous aiguille vers la plate-forme de déchargement principale. »

« Dans le camp de concentration allemand, Mikhaïl Sidorovitch Mostovskoï eut l'occasion, pour la première fois depuis le Deuxième congrès du Komintern, d'utiliser sa connaissance des langues étrangères. Avant-guerre, à Leningrad, les occasions de parler à des étrangers étaient rares. Il se souvenait maintenant des années d'émigration à Londres et à Genève, où dans les milieux révolutionnaires, on parlait, discutait, chantait dans presque toutes les langues d'Europe. Son voisin de châlir, un prêtre italien du nom de Guardi, avait annoncé à Mostovskoï que la population du camp comptait cinquante-six nationalités

« Le sort, le teint du visage, la tenue, la démarche traînante, la soupe à base de rutabaga et de sagou artificiel que les détenus russes avaient surnommée « œil de poisson », tout cela était commun aux dizaines de milliers de personnes qui habitaient les baraquements du camp. Pour le commandement du camp, les détenus se distinguaient par leur numéro et par la couleur de la bande de tissu cousue sur leur veste : rouge pour les politiques, noire pour les saboteurs, verte pour les voleurs et les assassins. »

« La différence de langues empêchait ces hommes de se comprendre, mais ils étaient liés par une destinée commune. Des spécialistes de physique moléculaire ou de manuscrits anciens partageaient leur couche avec des paysans italiens ou des bergers croates incapables d'écrire leur nom. Celui qui, naguère, commandait ses repas à son cuisinier et inquiétait son majordome par son manque d'appétit, allait au travail dans le même rang que le mangeur de morue et tous les deux frappaient le sol de leurs semelles de bois, tous les deux guettaient avec angoisse la venue des *Kostträger*, les porteurs de baquets. »

« Les destinées des hommes du camp trouvaient leur ressemblance dans leur diversité. Le souvenir du passé pouvait être lié à un jardinet, au bord d'une route italienne poussiéreuse, au mugissement lugubre de la mer du Nord ou à l'abat-jour orange au-dessus de la table dans la maison d'un responsable dans les faubourgs de Bobrouïsk, mais pour tous détenus sans exception ce passé était merveilleux. »

1. Vassili Grossman. *Vie et destin*. Le livre de Poche.N° 3032 .p 31-33

La suite...vous la trouverez chez votre libraire .